**Cahiers d'histoire**

**43-3/4 | 1998**
**Petites villes d'Europe**

# François-Joseph RUGGIU, *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVII^e^-XVIII^e^ siècles)*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1997, 356 p.

**Olivier Zeller**

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/ch/350
DOI : 10.4000/ch.350
ISSN : 1777-5264

**Éditeur**
Comité historique du Centre-Est

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 décembre 1998
ISSN : 0008-008X

**Référence électronique**
Olivier Zeller, « François-Joseph RUGGIU, *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVII^e^-XVIII^e^ siècles)*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1997, 356 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 43-3/4 | 1998, mis en ligne le 14 mai 2009, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/ch/350 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ch.350

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

# François-Joseph RUGGIU, *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVII^e^-XVIII^e^ siècles)*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1997, 356 p.

Olivier Zeller

1 C'est une étude différentielle des rapports des élites à la ville et plus particulièrement, à la ville moyenne des XVIIe et XVIIIe siècles qu'a réalisée François-Joseph Ruggiu. Se fondant sur des sources riches et variées, l'auteur a déroulé le fil logique d'une approche en neuf chapitres où sont systématiquement placées en miroir les analyses de Chester, Cantorbery, Abbeville et Amiens. Il s'agit de faire, entre la France et l'Angleterre, la part des convergences et la part des divergences. Très pédagogiquement, chaque chapitre se clôt d'une conclusion partielle.

2 Le premier chapitre pose le décor : la conjoncture démographique, les institutions et les fonctions de chacune des quatre villes, suivies de l'appréciation du poids des élites nobiliaires. Ce poids s'alourdit partout au XVIIIe siècle par suite d'un usage plus extensif des dénominations honorifiques, par l'urbanisation des élites et par l'intensification de la mobilité sociale ascendante. Notons au passage que l'étude des structures socio-économiques d'ensemble n'a pas été réalisée et que, de ce fait, il est difficile de replacer ces élites dans un cadre social plus général.

3 De là, l'étude serrée de cent familles anglaises et d'autant de familles françaises prouve d'une part le caractère " éclaté " de la *gentry* anglaise et d'autre part la grande ouverture, en plein XVIIIe siècle, de la noblesse française : la fraîcheur des titres présentés en témoigne, et c'est ici un apport susceptible d'ébranler force stéréotypes.

4 En effet, troisième et quatrième chapitres, l'ascension sociale a été possible au XVIIe siècle au fil des troubles politiques anglais et des nécessités militaires françaises. Au siècle suivant, les nouvelles familles ont pu intégrer les valeurs nobiliaires tandis qu'en Angleterre se gonflaient les effectifs de la *pseudo-gentry.*

5 Hors de ces lignages pour qui la ville avait constitué le creuset de leur promotion, puis le lieu électif d'intégration, restait une minorité de membres de la *landed gentry* anglaise et de la vieille noblesse rurale française. Un cinquième chapitre décrit donc le rapport à la ville de ces élites. Alors que beaucoup de familles françaises quittent le manoir pour s'installer en ville, la réalité est plus complexe en Angleterre, où la ville attire moins et où, surtout, ne se produit pas de manière évidente la grande migration saisonnière des élites entre ville et campagne dont la pratique était supposée générale : plutôt qu'à une segmentation du temps cyclique entre une belle saison à la campagne et une mauvaise saison à la ville, les élites anglaises se livrent à des pratiques mêlant intimement les séjours urbains et ruraux, constatation essentielle dans la perspective d'une étude des rythmes urbains. Le fait est également d'importance : les consommations élitaires étudiées au fil d'un sixième chapitre ne permettent qu'un développement très limité des productions de luxe et des activités de service.

6 La septième partie de la thèse est essentielle. Elle traite de la géographie sociale des villes de l'échantillon et aboutit à prouver l'identité de comportement des Anglais et des Français. Ici, l'unité d'analyse n'est pas le quartier ou la paroisse, mais la rue. Il ressort que les élites ne pratiquaient pas une ségrégation sociale rigoureuse mais que, néanmoins, les réorganisations de l'espace urbain intervenues au XVIIIe siècle avaient tendance à aboutir à une relative concentration des élites urbaines. Il est dommage qu'une cartographie systématique n'ait pas pu illustrer systématiquement les démonstrations de l'auteur.

7 Étudier le rôle politique local des élites dans un huitième chapitre montre des divergences liées aux structures générales du pouvoir d'État. En France, les noblesses se détournent généralement des enjeux municipaux, de même que la *gentry*, pourtant issue en partie d'une *civic gentry*, se retire des *corporations* urbaines. Il est vrai qu'elle peut prendre position au niveau plus élevé des comtés.

8 Le neuvième et dernier chapitre est fondamental. Traitant des rapports entre élites nobiliaires et civilisation des loisirs, il fournit un contre-exemple intéressant de villes françaises aussi bien équipées que leurs homologues anglaises. Une grande attention est portée, à juste titre, au théâtre. Surtout, l'étude des quatre villes met en relief de manière convaincante la différence entre deux sociétés. En France, tout dépend des autorités publiques, et une initiative privée finit par être sanctionnée par l'aval des pouvoirs locaux. En Angleterre se développe au contraire la sociabilité " semi-privée " des cercles et des clubs, lieux de construction de la *Polite Society* décrite par Peter Borsay et Paul Langford.

9 D'une construction limpide, recourant largement aux trésors d'une histoire urbaine anglaise extrêmement riche et active, l'essai d'histoire comparative réalisé par François-Joseph Ruggiu est extrêmement intéressant. Deux questions s'imposeront sans doute à l'esprit du lecteur. La première est naturellement celle de la validité d'une éventuelle extension à de plus vastes territoires des régularités aussi fermement prouvées. Dans une très élogieuse préface de Jean-Pierre Poussou sont vigoureusement portés les coups d'une critique qui, en s'en prenant sans la nommer à la *microstoria*, pousse vraiment très loin ses arguments : après s'être félicité de ce que François-Joseph Ruggiu ait réalisé une étude prenant certes en compte des effectifs limités, mais ayant eu soin d'étudier dans leur globalité toutes les familles formant les élites de Chester, Canterbury, Alençon et Abbeville, le préfacier déclare : " c'est rassurant à un moment où se développe un goût pour des *exempla* si isolés et si peu significatifs que les

monographies d'autrefois en deviennent presque rafraîchissantes et que l'interprétation la plus étroite des principes de Langlois et Seignebos va redevenir un progrès de l'histoire " (pp. 11-12). À Clio ne plaise ! Mais le beau travail de François-Joseph Ruggiu peut-il pour autant être pris comme une étude des rapports entre " les " élites et " les " villes moyennes en France et en Angleterre, ainsi que le laissent supposer les titres respectifs de l'ouvrage et de la thèse qui lui servi de base ? Ce serait bien là conclure du particulier au général : en l'état de la recherche, il semble périlleux de présupposer, ne fût-ce qu'implicitement, une réelle homogénéité sociale à l'échelle du royaume qui ferait que les élites d'Abbeville et d'Alençon n'auraient en rien différé de leurs homologues du Midi, ou de la vaste France de l'Ouest, par exemple. La thèse de François-Joseph Ruggiu a donc l'immense mérite de poser des questionnements et de fournir les premières références utiles à des quêtes aux objets plus divers, plus nombreux, et géographiquement plus dispersés.

10 La seconde question porte sur la définition même du concept social d'élite, et plus particulièrement d'élite urbaine. Dans le cas anglais, l'analyse des *gentries* est très fine, allant des *landed gentries* aux *pseudo-gentries* et aux *civic gentries*. Mais le lecteur est resté inquiet devant l'approche des élites françaises et, malgré une relecture minutieuse, il a dû finir par se rendre à l'évidence : l'" élite " est pratiquement assimilée à la noblesse. Il avait jusque-là cru en toute bonne foi que les modes d'existence, les types de consommation, les stratégies familiales et le poids économique des bourgeoisies supérieures du XVIIIe siècle permettaient de les classer sans trop de scrupules parmi les élites urbaines. Et le peu que l'on sait des petites villes de la France d'Ancien Régime a régulièrement mis en évidence l'existence de " bourgeoisies " jusque dans les plus petites d'entre elles. Il se peut que la commodité d'emploi de sources telles que les recherches de la noblesse et que les registres de Capitation portant sur les privilégiés ait éludé radicalement l'étude des problèmes de définition. À moins qu'il ne faille encore incriminer le titre qui, peut-être, aurait dû annoncer " *Gentries* anglaises de Canterbury et Chester et noblesses françaises d'Alençon et d'Abbeville ". Méfions-nous des étiquettes !